

"Les Bijoux indiscrets", de Diderot : cris et chuchotis

Mettant en scène Louis XV et Mme de Pompadour sous les traits du sultan Mangogul et de sa favorite Mirzoza, le maître d'oeuvre de l'Encyclopédie livre une fantaisie romanesque autour d'une bague ayant le pouvoir de déclencher la voix de la vérité sexuelle des femmes.

Le Monde des Livres

Publié le 03 juin 2010 à 11h15, modifié le 03 juin 2010 à 11h15

Temps de Lecture 6 min.

Lorsque Diderot publie *Les Bijoux indiscrets*, il est marié depuis cinq ans. Il a eu le temps de s'apercevoir que foyer conjugal ne rime pas nécessairement avec régal. C'est donc du côté des amours illicites (il est alors l'amant de M^{me} de Puisieux), des jeux libertins et des défis pour rire qu'est née l'idée de cette fantaisie érotico-orientale. Il a aussi le projet de gagner rapidement de l'argent. Plus tard, honteux d'un texte aussi frivole, Diderot, devenu l'homme de l'Encyclopédie, aura tendance à insister sur les motifs mercantiles... Mais peu importent les excuses, *Les Bijoux indiscrets*, seul roman publié de son vivant, lui appartient. Il participe avec brio du registre de son désir et de sa veine romanesque.

Diderot nous raconte l'histoire de Mangogul, un sultan qui s'ennuie à périr et dont la favorite, Mirzoza, est à bout de ressources pour le divertir. Elle a épuisé "*les aventures galantes*" de la ville et serait ravie de lui raconter celles de la cour. Hélas ! elle les ignore. Le génie Cucufa, convoqué, fait une proposition : il suffira au sultan de tourner en direction d'une femme le chaton d'un anneau et elle parlera "*par la partie la plus franche qui soit en elle, et la mieux instruite des choses*" qu'il brûle de savoir.

Les contemporains de Diderot ont facilement reconnu dans le couple que forment Mangogul et Mirzoza Louis XV et M^{me} de Pompadour. Une union qui dura plus de vingt ans, non à cause d'un lien érotique ("*Le prince n'avait pas été content de la première séance des plaisirs qu'il avait partagés avec elle*", note le duc de Richelieu, petit-neveu du cardinal, incarné par le personnage de Selim dans *Les Bijoux indiscrets*), mais grâce à l'habileté de la marquise dans l'art de désennuyer le roi.

Elle est prête à tout, aussi bien à se faire, indirectement, par la petite maison du Parc-aux-Cerfs, sa pourvoyeuse en jeunes filles qu'à partager avec lui, par la lecture de rapports de police sur les bordels parisiens (*1*), des émois voyeuristes. Le roi était un lecteur assidu de ces rapports. Ils lui permettaient de s'introduire, invisible, dans les maisons closes qu'un souci de sa dignité lui interdisait de fréquenter, et d'y découvrir, en pleine action, ses parents et courtisans.

Ainsi, à propos de son cousin le duc de Chartres, futur duc d'Orléans, il pouvait lire : "*Il est extrêmement grossier dans ses caresses, n'ayant aucune délicatesse et jurant comme un charretier, plusieurs demoiselles l'ont trouvé tel, et tout annonce un fond de libertinage crapuleux*", ou bien sur un certain M. de Mondorge, monté en compagnie d'un Trésorier des Menus Plaisirs : "*Il a voulu baiser cette grosse en cul, on n'a pu savoir si cela a été.*"

Dans sa chambre, à Versailles, le roi referme le rapport, déçu. Dans l'imaginaire de Diderot, le sultan s'en remet à l'anneau magique pour essayer d'en savoir plus. Sauf qu'en pareil cas, le sultan ne sera pas mieux renseigné que le roi...

La bague a le pouvoir de dé-clencher la voix de la vérité sexuelle des femmes. Comment parle-t-elle ? Que nous dit-elle ? Le "*caquet des bijoux*" fait taire la voix d'en haut, il ne peut se confondre avec elle. La femme visée constate avec effroi le jaillissement de cette parole qui lui traverse les robes pour, scandaleusement, éclater dans l'assistance. Elle est impuissante à la faire taire.

A plusieurs "*caquets*", c'est une cacophonie infernale ! Le sultan ayant expérimenté son anneau à l'opéra : "*Trente filles restèrent muettes tout à coup : elles ouvraient de grandes bouches et gardaient les attitudes théâtrales qu'elles avaient auparavant. Cependant leurs bijoux s'égosillaient à force de chanter (...). Tous enfin se montèrent sur un ton si haut, si baroque et si fou, qu'ils formèrent le chœur le plus extraordinaire, le plus bruyant, le plus ridicule...*"

Cette musique cocasse, qu'il peut à tout instant provoquer, ne manque jamais d'amuser. Pourtant les "bijoux", ces bizarres "*harangueurs*", ne sont pas entièrement rassurants. Ils rassurent en ce sens que leurs aveux ne dévoilent rien d'étranger ni d'étrange sur la sexualité féminine. Ne s'exprimant qu'à la voix passive - et au masculin ! -, le bijou expose son degré de fréquentation et s'il en est content : "*On entendit sur différents tons : "Je suis fréquenté, délabré, délaissé, parfumé, fatigué, mal servi, ennuyé, etc."* (...) *Leur jargon tantôt sourd et tantôt glapissant, accompagné des éclats de rire de Mangogul et de ses courtisans, fit un bruit d'une espèce nouvelle.*"

Le sexe des femmes ne sait qu'enregistrer des passages, comme le sofa dans le célèbre roman de Crébillon fils, mais selon un point de vue encore plus limité. Le bijou compte les plus ou moins bons coups. Soudain doté du pouvoir de parler, ce qu'il décrit est la vie secrète d'un objet.

Le rire du sultan se produit aussi automatiquement que le "caquet" des bijoux. Peu à peu, cependant, celui-ci est gagné par l'inquiétude. Car si, par ce procédé indélicat, par cette façon de violer l'intimité des femmes de sa cour - et même de la bourgeoisie -, il n'est confronté à aucune menace d'étrangeté, il ne peut s'empêcher d'être accablé par la force de dissimulation des femmes. Il n'apprend rien sur leur sensualité et leur manière d'expérimenter le plaisir, mais n'est que trop informé sur leur avidité à jouir et à multiplier les partenaires.

Par ces aveux de leurs bijoux, les femmes lui apparaissent comme des êtres d'une insondable voracité, des créatures sans foi ni loi. Et cette suite d'épisodes si divertissante au départ est bientôt sous-tendue par le leitmotiv : suis-je aimé ? La bonne nouvelle que les femmes sont d'une santé désirante à toute épreuve faisant naître aussitôt le spectre du rival. Il n'existe donc pas de femme fidèle ? Pas de femme chaste ? Aucun bijou qui n'ait personne à confesser ?

Dans sa quête, le sultan se rend auprès de la belle Fricamone. Il questionne son bijou. Point de réponse. Il tourne et retourne en vain son anneau. Il s'apprête à conclure que Fricamone est vertueuse, quand elle se met à parler, *par la bouche* : "*Chère Acaris... que je suis heureuse dans ces moments que je dérobe à tout ce qui m'obsède, pour me livrer à toi.*" Mangogul n'en est que plus anxieux de découvrir une femme sage, ou encore que Mirzoza lui est fidèle. Le silence de ce bijou a quelque chose d'effrayant...

Diderot lui-même sera hanté par le thème des amours entre femmes, qui lui inspirera *La Religieuse*, écrit au féminin. Sans doute parce qu'une telle indifférence aux agencements prévus par la nature le confirme dans sa profonde, et taraudante, certitude : "*Le symbole des femmes en général est celui de l'Apocalypse, sur le front de laquelle il est écrit : MYSTÈRE.*" Le caquet des bijoux, drôle, intempestif, digressif, polyglotte à l'occasion, ne déflore pas le mystère.

Ce roman libertin ne fait pas partie de ceux qui ne se lisent que d'une main. Son charme, sa folie sont ailleurs. Ils tiennent à la gaieté d'imagination de leur auteur, ils relèvent de cette géniale disposition de Diderot à livrer son esprit "*à tout son libertinage*" et à nous en communiquer le bonheur.

Chantal Thomas

est écrivain et maître de recherche au CNRS. Dernier ouvrage paru : "*Cafés de la mémoire*" (Seuil).

(1) Voir *La Prostitution et la police des mœurs au XVIII^e siècle*, d'Erica-Marie Benabou, Perrin, 1987.